

## Recherches sociographiques



Gérard PARIZEAU, *La Chronique des Fabre*

Gabriel Gagnon

---

Volume 20, numéro 3, 1979

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/055858ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/055858ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer ce compte rendu

Gagnon, G. (1979). Compte rendu de [Gérard PARIZEAU, *La Chronique des Fabre*]. *Recherches sociographiques*, 20(3), 414–415.

<https://doi.org/10.7202/055858ar>

encourus sur le front des cercles intellectuels : même pour des ultramontains, la puissance divine passait par l'État ou ne passait pas.

Ce livre n'intéressera pas le profane, car il est de ceux qui permettront à des générations de chargés de cours de citer les ultramontains sans les lire. C'est un pilier de bibliothèque pour les généralistes, une formalité académique pour les spécialistes de l'époque ou de l'histoire des idées, au Québec. Un de ces livres qui ne se vendent pas mais qui refusent de mourir, coins frisés, pages jaunies, essentiels et introuvables pour ceux que le métier obligera à chercher.

Style discipliné jusqu'à l'effacement complet de l'auteur, aisance consommée à servir le jargon — « vécu », « hégémonie », « formation sociale » — sans avoir l'air parvenu, doigté admirable dans la suppression des redites, solides références, bibliographie presque exhaustive, index, coquilles expurgées, bref : un ouvrage doté de l'autorité discrète d'un petit tailleur Chanel ou d'un complet gris de Saville Row. Seule dissonance : un titre de silicone, qui promet plus qu'il ne livre, d'ailleurs racheté par son sous-titre d'une parfaite franchise. Cela vous donne, forcément, une prose qui ressemble aux maisons d'un quartier de promoteur : pratique et distinguée selon les clichés d'un milieu moyen et poli, condamnée à une originalité de motifs décoratifs et de placages en façade. Ce n'est pas moi qui en ferai le reproche à Nadia Eid : elle a choisi de se retirer derrière les textes originaux, comme l'assiette en bel étain où l'on sert les faisans montés et les saumons en gélatine.

Hurtubise, l'éditeur, eut bien fait de laisser aux presses universitaires la tâche de donner à ce livre une reliure cartonnée. On ne concurrence pas les recettes de Sœur Berthe avec celles de M<sup>gr</sup> Bourget.

Jean-Jacques SIMARD

*Département de sociologie,  
Université Laval.*

Gérard PARIZEAU, *La Chronique des Fabre*, Montréal, Fides, 1978, 352p.

Cet ouvrage intéressant et agréablement écrit n'est pas l'œuvre d'un professionnel mais d'un de ces nombreux amateurs érudits dont les patientes recherches jalonnent l'historiographie québécoise, complétant les travaux plus rigoureux ou plus approfondis des universitaires.

L'auteur a choisi de suivre une famille montréalaise, les Fabre, bon exemple de réintégration d'un milieu patriote bourgeois à l'*establishment* social et politique canadien, au cours de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle.

Les Fabre occupent en effet une position privilégiée. Le père, Édouard-Raymond, à qui l'historien Jean-Louis Roy a déjà consacré une monographie, fut un ami de Papineau et un des premiers libraires montréalais. Trois de ses enfants, ceux auxquels Gérard Parizeau consacre l'essentiel de sa *Chronique*, ont acquis une certaine notoriété dans des domaines et des milieux sociaux forts différents. Le fils aîné, Édouard-Charles, sera, de 1876 à 1896, le successeur fidèle de l'ultramontain Monseigneur Bourget. Un second fils, Hector, deviendra sans doute le premier diplomate canadien-français puisqu'il occupera, de 1882 à sa mort, en 1910, le poste d'agent des gouvernements canadien et québécois à Paris. Une fille, Hortense, épouse, en 1846, Georges-Étienne Cartier, principal artisan du ralliement du Québec à la Confédération.

Grâce à cette famille omniprésente et cosmopolite, c'est de trois points de vue complémentaires que nous observons les problèmes politiques du Canada de cette époque et leurs implications internationales du côté de Rome, de Paris et de Londres.

Malheureusement, en bonne partie à cause de la disparition des documents concernant Hortense, l'analyse demeure au niveau de la vie publique des protagonistes, sans pousser assez loin

l'éclairage de leur milieu social et, surtout, familial. Le sociologue peut cependant trouver, au fil de ces pages, plusieurs indications intéressantes sur la mobilité sociale, les variations d'allégeance politique et les relations extraconjugales qui remettent en question le monolithisme culturel que l'on prête parfois à la dernière partie du XIX<sup>e</sup> siècle québécois.

Gabriel GAGNON

*Département de sociologie,  
Université de Montréal.*

Guy FRÉGault, *Lionel Groulx, tel qu'en lui-même*, Ottawa, Leméac, 1978, 237p.; Maurice FILION (sous la direction de), *Hommage à Lionel Groulx*, Ottawa, Leméac, 1978, 224p.; Georges-Émile GIGUÈRE, *Lionel Groulx : une biographie*, Montréal, Bellarmin, 1978, 159p.

On aura beaucoup écrit et parlé à propos de Lionel Groulx au cours de 1978, année du centenaire de la naissance de l'historien : il n'est peut-être pas inapproprié de relire avec un peu de recul dans le temps quelques ouvrages parus à cette occasion.

Le *Lionel Groulx tel qu'en lui-même* de Guy FRÉGault est ce que l'auteur appelle bien modestement un recueil des commentaires que lui a inspirés la relecture, en 1977, des *Mémoires* de l'historien. Sans enlever à la valeur de tout ce qui a pu s'écrire sur Groulx récemment, disons-le tout de suite, l'ouvrage de Frégault sort nettement du rang. Une longue pratique de l'histoire, ainsi qu'une longue amitié avec l'auteur, lui ont permis d'aborder les *Mémoires* avec rigueur et empathie à la fois. S'il ne cache en aucune façon son admiration pour Lionel Groulx, Frégault relit son œuvre en historien et cherche lucidement à la situer dans son contexte. À travers l'œuvre, c'est l'homme qu'il veut retrouver et comprendre, pour tenter de mieux saisir l'évolution d'une pensée dont on mesure encore difficilement l'apport aux débats politiques actuels. Évidemment, la question du nationalisme de Groulx et celle de son attitude face à l'indépendance du Québec sont centrales et Frégault y consacre d'ailleurs un fort chapitre (pp. 171-228). Mais d'abord voyons comme Frégault décrit la personnalité de l'historien.

Ce qui caractérise Groulx avant tout, c'est qu'il est animé d'un idéal, celui de la survie et du rayonnement de son « petit peuple » que seule, dans le contexte nord-américain, la préservation de son caractère catholique et français peut assurer. Cet idéal, il l'aura propagé par la parole et l'écrit pendant plus d'un demi-siècle, réconciliant ses rôles de prêtre et de patriote. À ce premier trait s'ajoute un sens du devoir élevé : ainsi Groulx est-il devenu, à trente-sept ans, historien par obédience à ses supérieurs ecclésiastiques, à une époque où cela représentait un défi immense. Il a dû se former lui-même, en lisant les « grands modèles » comme il les appelle, Thucydide, Tite-Live, Saluste, Tacite ainsi que les maîtres du XIX<sup>e</sup> et du début du XX<sup>e</sup> siècles, Taine, Fustel de Coulanges et, surtout, Pierre de La Gorce qu'il admire.

Mais Groulx n'est pas qu'un homme d'études, il est foncièrement un homme d'action, un « batailleur » même (p. 44). Lorsqu'il entreprend sa carrière d'historien, l'histoire a, pour lui, une fonction nettement instrumentale : « C'est une science pratique qui tend à la conduite de la vie [...] le catéchisme des croyances et de la morale patriotiques. » (P. 64.) Plus tard dans sa vie, il en viendra à nuancer ses propos, qu'il qualifie lui-même dans ses *Mémoires* de propos de débutant enthousiaste, mais le fond de sa pensée n'aura pas beaucoup changé. C'est pourquoi, de l'histoire, Groulx est passé naturellement aux débats politiques : il animera, à partir de la fin de la Première Guerre mondiale, les milieux nationalistes québécois. Il multiplie les articles dans les revues et journaux et donne des dizaines d'allocutions chaque année, tout en poursuivant ses travaux d'histoire, qu'il porte sur la place publique tant sous forme de conférences que de livres.

Rapidement on lui confère, dans la presse, le titre d'historien national ; même Claude-Henri GRIGNON, dans ses *Pamphlets*, reconnaît la stature de Groulx et dit de lui qu' : « il règne, il domine » (p. 94). Beaucoup en viennent à voir en lui le chef qui pourrait replacer le Québec sur des bases